

BÉGOUT, BRUCE. *On ne dormira jamais*. Paris: Allia, 2017. ISBN 979-10-304-0511-8. Pp. 270.

Sous la houlette d'un certain Valère, prince des nuits au service du "divertissement des élites" (92), un centre médico-légal se transforme en espace privatif où se tiennent, une ou deux fois par semaine, des soirées clandestines. Le succès de cette initiative est immédiat. Les participants triés sur le volet sont prêts à payer très cher l'accès à ce nouvel espace festif où la proximité invisible des morts excite et intrigue. Mais voilà qu'une maladie mystérieuse (le "mal jaune") décime bientôt la région et engorge la morgue dans des proportions qui font songer aux grandes épidémies de peste. Plus les morts affluent le jour, plus la nuit sert aux fêtes où, pour quelques heures, les vivants s'acharnent à déjouer, par une joie sans limite, "l'écœurement, la souffrance et la honte, la mutilation de la raison" (162). "C'était un temps déraisonnable, on invitait des morts à table", écrit Aragon à propos d'une autre époque; constat qu'André Breton reprend pour sa part dans son *Manifeste du surréalisme de 1924*, et auquel le récit emprunte son titre: "Les pires conditions matérielles sont excellentes [...]. On ne dormira jamais". Trois ans après *L'accumulation progressive de la noirceur* (FR 88.3), Bégout continue d'explorer le "mal sans monstre" qui menace les individus contemporains de se faire broyer par la normalité hyper normée. Ce récit se présente sous la forme d'un retable dont les trois panneaux mêlent le délétère, le ridicule et la folie. Les lecteurs y trouveront donc une dramaturgie néobaroque propre à l'œuvre de ce philosophe romancier, où pointe la présence de Kafka (un Kafka filmé par Orson Welles) et une très forte dose de kitsch. Car dans cette atmosphère de désastre inquiétant et macabre, où au choc de la mort ordinaire laisse rapidement place le trauma de la destruction de masse, le directeur de l'Institut se prend bientôt de passion pour l'élevage de lapins nains. Incarnation du doux et du mol, les bêtes qu'il chérit à l'égal d'aucun autre être vivant (ou mort) l'attirent peu à peu vers les sous-sols de l'institut où il finit par prendre résidence. En quelques mois deux de ses créatures sont transformées, au hasard des viralités numériques, en véritables stars planétaires. La fascination dont ces bêtes font l'objet de la part de millions de gens, et l'attention immodérée que leur apporte son propriétaire, ajoutent à cette atmosphère de fin du monde une forme supplémentaire d'inquiétude qui n'est pas, et de loin, la moindre. Bégout incite en effet à considérer le mièvre et l'inane comme encore plus insupportables que la proximité olfactive et concrète de la mort. Responsable passif de la transformation de son centre médico-légal (surnommé *l'Hôtel*) en lieu à la mode (désigné par son promoteur Valère comme *le Klub*), et bientôt privé d'une gloire incompréhensible, le narrateur de cet étrange roman se laisse progressivement dériver vers la folie. *On ne dormira jamais* décrit le trajet vers le point d'effondrement mental dont le sommeil reste le plus sûr des antidotes.